

La parole est donnée par Louis Bergeron ceux qui veulent soit faire des remarques, soit apporter des informations à propos de pays dont il n'a pas été question.

Gérard Gayot :

Au milieu du XIX^e siècle, se pose la question sociale, celle du logement, de la morale ouvrière, etc... Mais il ne faut pas oublier que la question des villages ouvriers a été posée dès le XVIII^e siècle, dans certains lieux, dans certaines branches d'activité, et a été résolue de certaines façons. L'un des premiers à avoir posé le problème du travail industriel dans les campagnes est Colbert, en tant que remède à l'oisiveté. C'est l'exemple de Villeneuve, créée à l'initiative de l'Etat en 1677, financée par les Etats du Languedoc, puis devenue entreprise privée, fermée en 1954 et restée un village ouvrier de bout en bout. Autre exemple : en 1688 sont créées les manufactures d'Armes. Il faut résoudre le problème de l'énergie, de l'eau, mais aussi celui des ouvriers. A Villeneuve, les ouvriers sont hollandais, il faut donc les loger. Dans la fabrique d'armes, ce sont des liégeois, des allemands. On les loge à 4 kms au nord de Charleville, à Nouzon. Sur le plan de 1688, on constate que l'on a construit un village fermé, cerné qui comprend des logements, une infirmerie, une église, etc... C'est Nouzonville. En bref, avant le XIX^e siècle, l'Etat a créé le village industriel où il a laissé faire le travail industriel.

Autre cas, celui du village industriel domanial. En 1728 en Moravie, à Oberleutensdorf, une manufacture est créée, avec son village. C'est un équipement complet : écoles, logements, église, ensemble manufacturier ; toute la production est maîtrisée, depuis les moutons que l'on élève jusqu'aux toiles que l'on tisse. Autre cas, l'Oural au XVIII^e siècle, avec ses villages de mineurs et de métallurgistes.

Au XIX^e siècle, les données sont différentes, avec l'énergie, la question sociale, et le rapport des ouvriers au politique. On se pose la question de savoir s'il est bon de favoriser la dissémination des ouvriers à la campagne.

Louis Bergeron :

Tout ce qui vient d'être évoqué ici nous renvoie à Serge Chassagne, lorsqu'il parle, dans sa thèse *Le coton et ses patrons* des protofabriques.

Philippe Peyre :

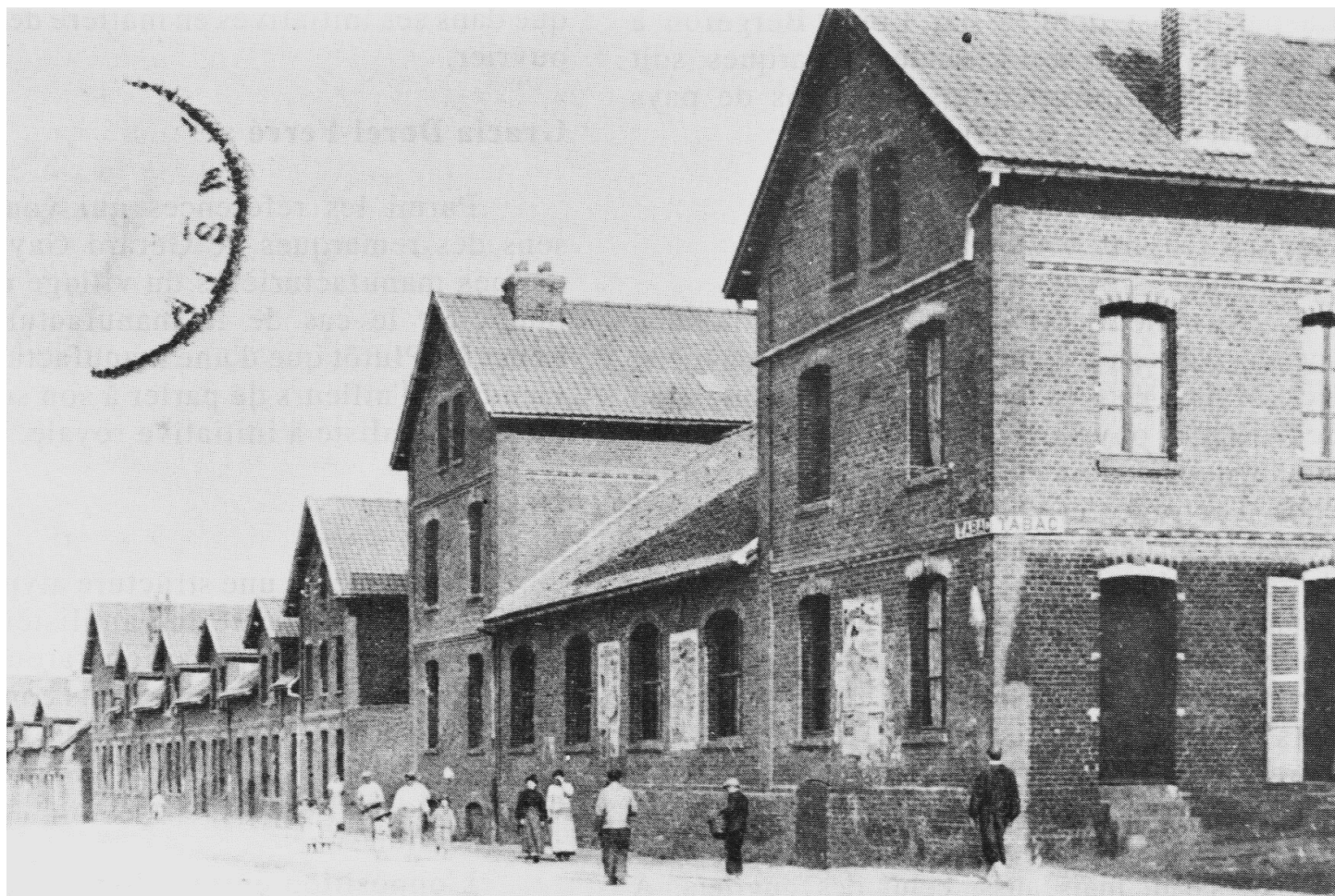
Il ne faut pas oublier non plus l'expérience creusotine, tant dans son organisation que dans ses initiatives en matière de logement ouvrier.

Gracia Dorel-Ferré :

Parmi les références qui vont dans le sens des remarques de Gérard Gayot sur les racines manufacturières du village ouvrier, il faut citer le cas de la manufacture de San Leuccio. Plutôt que d'une manufacture, il conviendrait d'ailleurs de parler à son sujet d'utopie rationaliste à initiative royale.

Guy Delabre :

Godin a créé une structure atypique. Dès le départ, la singularité du Familistère est telle qu'elle provoque l'opposition farouche de la ville et la haine des commerçants contre le "tas de briques".



St-Quentin - Usine Daltroff - La Cité ouvrière

1. Cité ouvrière de l'ancienne usine Daltroff (Broderie, rue de Guise) - 1913.

Gracia Dorel-Ferré :

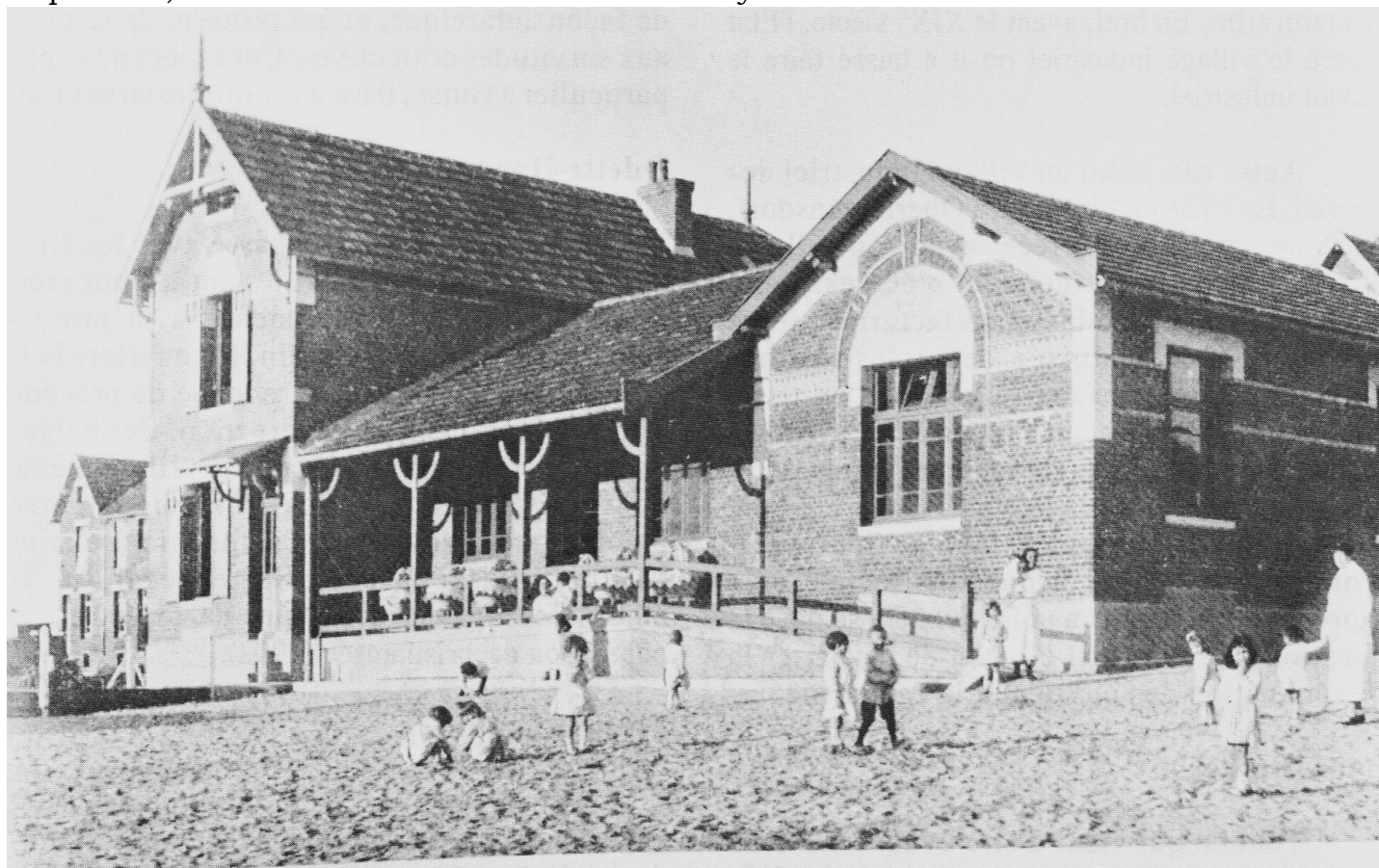
L'opposition entre colonie et municipalité a été permanente : à Clermont-L'Hérault, une décision royale crée la paroisse de Villeneuve et la sépare de Clermont au vu des dissensions qui opposent la ville et la manufacture ; en Catalogne, les municipalités n'accepteront pas que se forment sur le territoire communal des entités qui se comportent de façon autarcique, et qui refusent de se plier aux servitudes collectives. Cet aspect n'est pas particulier à Guise, il est au contraire structurel.

Odette Hardy :

C'est aussi ce qui se passe avec les cités minières qui côtoient la ville sans s'y intégrer. L'opposition peut être attachée à la profession : par exemple, à Denain, les ouvriers belges qui montent la première usine de procédé Thomas sont logés par la direction. Ces belges vont être contremaîtres de père en fils et même en petit-fils. L'opposition peut être idéologique : quand la Compagnie Denain-Anzin édifie l'église du Sacré-Coeur sur la place Godin, cela provoque un tollé dans la population déchristianisée (1902).

Francis Crépin :

Par rapport aux exemples étudiés, Saint Quentin est fort différente. C'est une ville industrielle, avec un gros secteur textile, un secteur métallurgique et de fonderie important, des distilleries et des brasseries : il y avait 15 brasseries avant 1914.



2. Pouponnière des établissements David et Maigret - 1922.

L'urbanisation de la ville s'est faite partir de la recherche de l'énergie, d'abord hydraulique, ensuite avec la vapeur. La dissémination de l'industrie a bénéficié de la démolition des remparts. Les usines se sont construites alors de façon concentrique, tout autour des anciens remparts. L'habitat est venu ensuite s'intercaler entre les espaces laissés libres par les usines : la ville s'est accrue ainsi, en étoile.

Il ne semble pas qu'il y ait eu au XIX^e siècle, de préoccupation patronale quant aux logements ouvriers. A la fin du XIX^e siècle les logements sociaux construits sont dus à l'initiative de sociétés, en particulier, à partir de 1873, de la Société saint-quentinoise des maisons d'ouvriers. La date clé, (comme celle de l'Exposition universelle de 1925 marque la reconstruction de Saint Quentin), est celle de 1867 qui constitue une étape dans la réflexion sur le logement ouvrier : plusieurs chroniqueurs saint-quentinois s'étaient rendus à cette Exposition et de retour, avaient décrit les différents types d'habitat que l'on y avait présentés. Ils avaient proposé une réflexion au niveau municipal sur le logement ouvrier, jusque-là insalubre ou inexistant à Saint Quentin. Les patrons ne manifestent d'intérêt pour construire les maisons ouvrières que vers la fin du siècle, vers 1900.

Il y a à Saint Quentin, un avant et un après 1914. La ville industrielle a été détruite à 100%. En 1922, elle est entièrement reconstruite. Cependant, on profite de cette reconstruction pour créer un nouvel habitat ouvrier que l'on situe à l'extérieur de la ville : on recherche plus d'espace, un lieu d'air pur, (où l'on va construire aussi un hospice). Ce sont des maisons construites les unes à côté des autres et qui appartiennent toutes à la même usine, mitoyennes, mais sans phénomène d'enclos, comme dans les cités et villages dont il a été question.

Les seules maisons ouvrières d'avant 1914 sont celles de la cité de Mulhouse. Elles sont dues à la Société des Maisons Ouvrières en référence à l'expérience mulhousienne. Modestes, de construction monotone, elles sont le tout premier exemple de programme de cité ouvrière d'inspiration non patronale. On entre de plein pied dans la maison ; les pièces sont mansardées, le toit à pans coupés.

Juste avant la guerre certaines grandes usines commencent à construire leurs propres maisons ouvrières : par exemple, rue de Guise, la plus grande usine de broderie sans doute, qui construit ses propres maisons, uniformes, mais avec un rythme (frontons, lucarnes), très habitables. Aujourd'hui encore, ces maisons sont toutes habitées.

La reconstruction va créer deux types de phénomènes : l'usine, si elle en a la place, va reconstruire, non loin, des maisons alignées, pourvues d'un jardin, et, le plus souvent, elle va construire une pouponnière, création tellement systématique qu'elle en devient caractéristique de Saint-Quentin. Pas d'équipement social et culturel comme à Guise. Rien de la revendication de la dignité de la femme au foyer, évoquée par Stéphan Jonas pour l'Alsace. A Saint Quentin, où l'activité est aux 2/3 textile, on a besoin des doigts féminins. Pour permettre à la femme de travailler à l'usine, on la décharge de ses soucis maternels par la création de pouponnières : en partant à l'usine, elle dépose son enfant quel que soit l'heure et peut sortir pour aller donner le sein si nécessaire.

La cité de la Cotonnière séparée de l'usine par la pouponnière, présente une construction d'habitats qui n'ont rien à voir avec les corons : il s'agit d'une cité ouvrière d'une architecture agréable, de pierre et de brique, toujours habitée. Equipée de WC dans chaque logement, d'eau courante à l'évier, une fosse desservait l'ensemble.

L'usine David et Maigret a aussi construit des logements. Mais elle était si importante (800 métiers à tisser) qu'elle n'a pas pu les construire à proximité immédiate. Les ouvriers étaient logés à l'extérieur. La pouponnière se trouve dans la cité, car on ne pouvait pas transporter les enfants si loin. Les maisons sont regroupées par 4 soit en alignement, soit autour d'une cheminée centrale ; ces logements sont toujours occupés, mais défigurés par les garages que l'on a construits depuis dans les jardins. A la sortie de la cité ouvrière, la pouponnière est devenue aujourd'hui une école. A l'intérieur un artiste saint-quentinois avait peint une fresque avec des animaux qui existe toujours.

Il faut donc insister sur la spécificité saint-quentinoise : il n'y a jamais eu de paternalisme global. Par contre il y a eu de la part des patrons le choix de la maison individuelle avec son jardin, dont l'ouvrier est entièrement responsable et qu'il n'a pas à quitter pour aller travailler dans un jardin collectif. (On rappelle à ce propos les arguments développés dans l'Exposition- de 1867 où l'on faisait la comparaison entre les jardins d'habitations collectives et les jardins d'habitations individuelles : dans les premières, chaque ouvrier pour cultiver son jardin, sa femme et ses enfants pour lui venir en aide sont obligés de fermer leur logement clé, de descendre plusieurs escaliers_ de parcourir plusieurs couloirs, tandis que dans la maison individuelle, le jardin environne la maison. les habitants le traversent nécessairement. on va et vient, on n'a qu'un pas à faire, on s'adonne sans effort à la culture, à la récolte...). Donc, il y a bien à Saint-Quentin, à part la cité de Mulhouse, la volonté d'un logement ouvrier différencié, confortable.

Odile Vacher :

S'interroge sur le statut particulier du Familistère que l'on appelle "le tas de briques". On peut interpréter cela comme le signe de rejet par les autres, ceux qui n'en sont pas, mais on peut analyser cela autrement. On a l'idée d'un habitat déviant qu'il faudrait comparer à un sous groupe déviant habituel. Même observation pour Saint Quentin : on profite de la reconstruction pour repousser les ouvriers à l'extérieur ; on refuse les sous-groupes, alors on les évacue...

Francis Crépin :

Non, c'est vraiment une question d'espace ; les anciens logements ont été reconstruits mais ils ne sont pas suffisants.

Odile Vacher :

Mais est-ce que l'on n'était pas effrayé par cette masse de logements, où vivent des gens qui vont être des groupes d'opposition politique ? N'y avait-il pas le désir de limiter les effets de cette population par la dissémination et l'éloignement des cités ouvrières ?

Guy Delabre :

Reconnaît qu'il n'y a pas eu de volonté d'intégration du Familistère de la part de Godin. Il se situe à part, d'entrée. Il fallait être admis au Familistère ; cela supposait même un contrôle indirect sur la structure des familles.

Monsieur Prat, guisard :

Evoque un souvenir d'enfance : il était de tradition à la sortie de l'école, en automne, de faire des batailles à coups de marrons : alors lui était dans les troupes de la ville et monsieur Patte dans la troupe du Familistère (rires)

Monsieur Patte, familistérien :

Confirme les propos : "on a défrayé la chronique locale : il était marqué dans le journal que les fantassins du Familistère avaient repoussé vaillamment ceux de la ville..."

Jean Foucault, association Val de Nièvre :

Existe-t-il une ou des études sur la concurrence entre patronat issu du catholicisme social et celui issu du protestantisme par rapport à l'habitat social ? Par exemple, celle qui a existé entre les établissements Saint-Frères et les établissements Carmichael. La première cité ouvrière de Carmichael est de 1872, la première de Saint-Frères est de 1873, et cette concurrence se poursuit jusqu'à la guerre de 40. Autre question : les migrations à niveau européen qui ont changé la structure de la population de ces villages ouvriers : ainsi, dans les années **60** on a été chercher des portugais du Minho ou du Tras-os-Montes qui sont venus habiter partiellement ces cités ouvrières.

Gilles Alvès :

A propos du catholicisme social, on connaît bien le problème en Haute-Marne, par contre le problème protestant est moins bien connu. Cela dit, il y a un autre problème, c'est celui de la tradition protestante dans le bassin de Wassy, ce qui fait que la religion des ouvriers n'est pas la même que celle de patrons.

Odette Hardy :

Les étrangers sont logés dans une cité à part à Denain, et la cité des maghrébins est à l'extrémité du village, fermée par une barrière, avec des grillages aux fenêtres ; des témoins à qui on demandait pourquoi ces grillages ont répondu parce qu'il devait y avoir des bagarres. La majorité logeait dans ces cités, mais par manque de place, certains logeaient dans le pays.

Gracia Dorel-Ferré :

La colonie ou le village ouvrier existe parce qu'il est nécessaire de fixer sur place la main d'œuvre qui garantit la production ; les colonies catalanes n'ont pas échappé à la règle : elles ont d'abord attiré la main d'œuvre proche, puis plus lointaine, jusqu'à ce que vers 1925-1930, elles fassent appel à une première vague d'émigrés andalous. Accueillis dans les colonies, cette première vague a connu des situations d'intégration tout-à-fait remarquables, avec les mêmes conditions de travail que les autres, l'achat à

crédit à la boutique, etc... Leur intégration s'est marqué par l'adoption de la langue catalane. Par contre, la deuxième vague venue avec le franquisme, plus abondante, et marquée par un cadre culturel différent (interdiction d'utiliser la langue catalane dans les lieux publics), celle-là ne s'est pas assimilée. Les andalous de la deuxième génération ont investi les colonies que les occupants précédents ont eu tendance à délaisser, comme manifestation de leur promotion sociale, et les colonies industrielles sont devenues rapidement des quasi-ghettos andalous.

Deux comportements distincts, donc, qui montrent que pour mesurer toutes les incidences des facteurs démographiques comme de bien d'autres aspects, sur la formation et l'évolution des villages ouvriers, il faudrait reprendre soigneusement la chronologie des faits.

Gérard Gayot :

Parmi les éléments qui conduisent à la localisation et à la formation d'un village ouvrier, on relève :

- la nécessité de fidéliser, effectivement la main d'œuvre qualifiée, (c'est l'exemple hollandais qui nous a été présenté par Erik Nyhof) - dans le cas catalan, il y a cela mais aussi l'innovation en masse, c'est-à-dire l'utilisation massive de l'énergie hydraulique, qui induit la localisation,
- la volonté de compagnies institutionnelles, d'entrepreneurs, qui cherchent à résoudre la question sociale, mais il y a aussi une idée neuve, c'est l'idée du travail à temps plein, c'est la fin de l'idée du travail à temps flexible, du travail à temps partiel, typique du travail préindustriel, à la campagne, précisément. Main d'œuvre qualifiée, initiative de compagnies, travail à temps plein, on est dans le cadre parfait des cités cheminotes, des cités du rail, villages côté de la ville, comme par exemple les énormes agglomérations de Culmont-Chalindrey.

Patrick Viaene :

Evoque les baraquements ou cantines où l'on parquait les italiens. Ceux-ci ont un rôle culturel et politique important, par la suite.

Delphine Vanez :

Evoque l'oeuvre de la famille Thiriet, grande famille catholique du Nord, à Loos lès Lille. L'originalité réside dans le fait que l'habitat patronal est intégré dans le tissu industriel, avec les logements ouvriers et l'usine. On y trouve différents types de logements depuis le coron jusqu'à la cité-jardin et l'immeuble collectif pour les couples âgés, ainsi qu'un certain nombre d'infrastructures : crèche, patronage pour les enfants de 3 à 7 ans, école, orphelinat (non seulement pour les enfants dans ce cas mais aussi pour les jeunes filles qui constituaient une véritable pépinière pour l'usine) ; économat, strictement réservé au personnel de l'entreprise, assorti d'une coopérative, "la Prévoyante" ; club sportif, clubs de loisirs, écoles ménagères pour les jeunes femmes, jardins ouvriers destinés aux chefs de famille, etc... Tout cela fait de Loos une véritable ville ouvrière, parfaitement intégrée dans le tissu urbain de Loos. Un Thiriet deviendra maire, et mettra sur pied une oeuvre sociale communale sur le modèle du quartier ouvrier. Le quartier ouvrier ne se résume donc pas en un conglomérat d'habitations, ce sont aujourd'hui des propriétés qui ont été vendues aux habitants.

Cette oeuvre est représentative du catholicisme social du Nord, elle véhicule une idéologie, celle du paternalisme ; la presse de l'époque en dresse un tableau idyllique, sans doute assez éloigné de la réalité : l'ouvrier qui était connu pour son manque de ferveur religieuse se voyait quasiment interdire l'entrée de l'usine et donc l'accès à tous les avantages sociaux réservés au personnel ; la ville a été une utopie sociale dans la mesure où elle n'a pas apporté universellement le bien-être à tous les ouvriers puisqu'il fallait pour cela adhérer totalement l'idéologie patronale. Aujourd'hui, la crise a frappé l'usine, qui ne répond plus aux besoins de ses ouvriers.

Louis Bergeron :

En conclusion, remarque la connivence entre le public et les chercheurs, d'une qualité rare qui mérite d'être soulignée ; remercie de leur soutien les amis étrangers présents : Portugais, Catalans, Piémontais, Bruxellois, Ecosais... Suggère les prolongements de cette manifestation :

- publication des actes : co-édition de l'Heur de Laon et du Cilac
- action pratique sur le plan international le plus large : la typologie de l'habitat ouvrier a suffisamment progressé à l'issue de la quinzaine de communications que l'on a entendues, pour que l'on puisse désigner aux plus hautes autorités internationales du patrimoine mondial de (l'Unesco en particulier) un certains nombres de lieux-repères.
- un petit groupe de travail établira des dossiers avec des propositions documentées et argumentées pour les sites dont il a été question : Guise, Bois-du-Luc, Noisiel...

L'ensemble des actes du colloque est disponible sur le site de l'APIC

<http://www.patrimoineindustriel-apic.com/>

